

## ST-AUBIN, STANISLAS-THOMAS (1858-1938)

ST-AUBIN, Stanislas-Thomas, pasteur congrégationaliste, presbytérien puis de l'Église Unie, né à Sainte-Philomène en Montérégie au Québec le 21 août 1858 et décédé au même endroit le 11 janvier 1938. Il avait épousé Rachel J. Sproul le 11 mai 1892. Inhumé au cimetière protestant de Valleyfield.



Stanislas-Thomas St-Aubin<sup>1</sup> naît le 21 août 1858 à Sainte-Philomène près de Chateauguay (aujourd'hui Mercier) en Montérégie. Il est le fils de Stanislas Saint-Aubin (1823-1890), cultivateur, et de Catherine Frédéric (1826-1877). Il aura quatre frères et huit sœurs. On sait que son père s'est converti alors qu'il était encore enfant, ce qui nous place au cours des années 1860 et donc l'indication catholique au recensement de 1881 est erronée. Les enfants l'ont suivi dans cette voie et sont devenus presbytériens.

Stanislas-Thomas a fréquenté l'Institut de la Pointe-aux-Trembles pendant quatre ans (1873-1877) puis s'est rattaché à l'église du Sauveur en formation à Montréal où il devint responsable de l'école du dimanche. Il travaille alors pour la compagnie de chemin de fer du Grand Tronc pendant plusieurs années et décide ensuite de s'orienter vers le pastorat. Il s'inscrit au Collège presbytérien dès 1887 et y restera jusqu'au printemps 1893, moment il recevra sa licence. Du temps de sa formation, ses étés avaient été consacrés aux œuvres missionnaires. On sait qu'il est collecteur de fonds en 1890, évangéliste en avril 1891 à Saint-Henri, en mai à Berthierville et dans la région de Joliette. Il a par ailleurs prêché durant les étés à Ripon en Outaouais, à New Richmond et à Baie-des-Chaleurs en Gaspésie. Le 11 mai 1892, il s'était marié à Rachel Jane Sproul (Sproule) (1867-1930) à Orangeville en Ontario (65 km au nord de Mississauga) d'où elle était originaire, mais nous ne savons pas ce qui les a rapprochés.



Consacré le 4 octobre 1893, à Montréal, il avait obtenu son premier poste en 1894 à Spencer au Massachusetts chez les congrégationalistes. C'est là que naîtra le 20 juillet 1894 son unique enfant, Adolphe-Alfred. Il sera appelé en avril 1897 pour remplacer le pasteur Joseph Provost qui a quitté après douze ans pour Torrington. Thomas sera consacré à l'église de Springfield le 16 septembre 1897. Même s'il s'agit d'une congrégation francophone, il prêchera en anglais à la demande de ses propres fidèles ! Nous ne savons pas



Dans le journal de Springfield en 1877

<sup>1</sup> Même si le pasteur Duclos dans son *Histoire* orthographie Saint-Aubin et qu'on trouve cette graphie dans Ancestry, l'intéressé lui-même écrit son nom sous la forme abrégée St-Aubin et n'inscrit jamais le mot Saint au long. Nous conserverons cette orthographe.

combien de temps il y restera, car il sera responsable de Lowell par la suite avant de revenir au Québec en 1906.

Il s'était alors occupé de l'église de Perkins (Angers) en Outaouais (aujourd'hui dans Gatineau), le temps de veiller à la construction du temple<sup>2</sup>. C'est de là qu'il est passé à l'église presbytérienne Saint-Jean à Montréal. Bien qu'il connaisse le français, sa langue maternelle, il avait surtout travaillé en anglais jusque là et cela semble l'avoir un peu défavorisé dans la communauté d'immigration française et suisse pour une bonne part qu'était la paroisse qu'il prenait en charge. Le fait qu'il y ait des membres de sa famille qui la fréquentaient<sup>3</sup> a pu jouer en sa faveur dans le choix de la communauté.

Le pasteur St-Aubin sera à la tête de la congrégation dès avril 1907 et sera bien accueilli par le conseil et les membres<sup>4</sup>. Comme le dit le pasteur Joliat, il y arrivait avec « beaucoup de bonne volonté, de zèle missionnaire et d'amour pour la cause du Maître. Grand travailleur, il avait encore à un haut degré le talent de s'attacher la jeunesse par un caractère ouvert et jovial. Dans sa prédication, il était toujours simple, évangélique et parfois original<sup>5</sup> ». Ainsi, au cours de la première année, il a prêché 73 sermons et fait 362 visites aux membres ou à des sympathisants. Le Comité missionnaire loue son action énergique et il apprécie particulièrement que la communauté ait augmenté sa contribution au salaire du pasteur, diminuant de 200\$ la subvention à lui verser.

La communauté regroupe 80 familles, une trentaine d'enfants à l'école du dimanche avec augmentation et diminution au fil des ans. Ainsi, en 1910, le pasteur St-Aubin indique à l'assemblée générale qu'il a reçu 27 nouveaux membres, 11 par profession de foi et 16 par transfert (qu'on nomme « certificat »). Cependant, un indice qu'il y a peut-être un malaise à la fin, on déplore le peu de personnes aux réunions de prière en semaine, alors qu'elles étaient bien suivies du temps du pasteur Amaron, son prédécesseur, comme aussi il y a moins d'enfants à l'école du dimanche.

Deux Sociétés féminines sont actives à Saint-Jean. La Société des dames missionnaires recueille des montants plutôt modestes qui sont envoyés au Comité missionnaire. La Société Dorcas voit à recueillir des fonds aussi bien pour soutenir les dépenses de la communauté que pour aider les démunis. Elle organise des ventes de charité qui rapportent des montants considérables et lui permettent d'atteindre ces buts.

---

<sup>2</sup> Il semblait avoir quelques connaissances en imprimerie également puisque, en 1908, il donne des conseils pratiques aux élèves de l'Institut de Pointe-aux-Trembles pour imprimer le journal interne appelé *La Feuille de Tremble* destiné à donner des nouvelles locales et à informer les anciens élèves de ce qui se passe au collège. On peut en déduire qu'il avait gardé des liens avec son ancien Institut.

<sup>3</sup> De plus, des liens de parenté existent entre les St-Aubin et les Lapointe : les deux sœurs ont épousé les deux frères. Aurélie St-Aubin et Damase Lapointe se marient à Saint Jean en 1894. Presque vingt ans plus tard, leurs nièces Alma et Agnès Lapointe y convolent à leur tour le même jour, le 23 mai 1912. Ces jeunes mariées sont les filles de Virginie St-Aubin (sœur du pasteur) et Frédéric Lapointe. Dans Vogt-Raguy, *op. cit.*, p. 811 et 861. Voir aussi l'Arbre franco-protestant dans Ancestry.ca.

<sup>4</sup> Nous avons détaillé son passage dans cette église de 1907 à 1912 dans notre livre sur les *175 ans de l'église Saint-Jean (1841-2016)* dont nous ne reprenons ici que quelques éléments.

<sup>5</sup> Henri Joliat, *Historique de l'église Saint-Jean, 1924*, p. 22.

Lors des funérailles de son prédécesseur, Henri Joliat dévoilait dans son panégyrique l'intérêt du pasteur St-Aubin pour les jeunes en qui il voyait l'avenir du mouvement missionnaire. « Lors de son passage à Saint-Jean, il ne se laissait point de les rassembler dans sa demeure où il tâchait de les enrôler pour le travail de Dieu, et il y a réussi à merveille. C'est sous son ministère que la Société des Jeunes Gens fleurit, [...]. Dieu avait donné à M. St-Aubin une nature ensoleillée, joviale, qui plaisait aux jeunes. Et il était bien soutenu dans ce travail par Madame St-Aubin qui lui fut une compagnie selon son cœur<sup>6</sup>. »

Malgré ces réalisations et une présence active en cours de mandat, l'année 1912 indique qu'il y a un malaise à Saint-Jean. Dans son *Historique*, le pasteur Joliat fait état de certaines difficultés. Comme il s'agit de son prédécesseur, il était certainement au courant de ce qui s'était passé vu qu'il héritait de la situation. « Vers la fin de son ministère qui dura près de six années, M. le pasteur St-Aubin eut la douleur de voir [...] la désaffection d'une partie des membres de la congrégation. » D'autres en ont donné plus explicitement la cause. Son caractère un peu fantasque, son côté ergoteur, s'attachant à des détails, des sermons pas toujours bien tournés malgré leur contenu évangélique certain, tout cela a fait qu'il s'est mis à dos une partie des Européens, d'où les divisions auxquelles fait allusion le pasteur Joliat. La baisse du pourcentage des communicants dans la période 1910-1912 pourrait aussi en être un indice, mais faible, car d'autres facteurs ont pu influencer cette baisse. Le pasteur Joliat ajoute : qu'il « accomplit son travail avec la plus scrupuleuse fidélité jusqu'à la fin et qu'il fut soutenu en cela par la majorité des membres de la congrégation ».

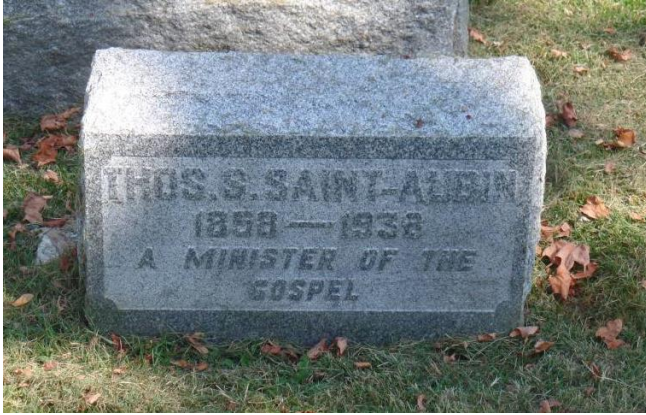
C'était le cas du Conseil presbytéral et celui du Corps des syndics. Pour leur part, les rapports du Comité d'évangélisation en avaient toujours donné une image positive louant notamment son dynamisme et le cheminement de l'église vers son autosuffisance économique. Cependant, se rendant parfaitement compte des divisions de la communauté qui commençaient à se refléter dans les faits, le pasteur St-Aubin donna sa démission au commencement de l'été 1912 et accepta de servir dans des paroisses anglophones pour les quinze années suivantes.

On a l'impression qu'il a gardé de son expérience francophone un peu d'amertume et que son choix de retourner à des paroisses anglophones n'était pas neutre. Nous ne disposons pas malheureusement du détail de ses activités au cours de ces derniers mandats. Il quitte Saint-Jean pour Kinnear's Mills (près de Thetford Mines) dans les Cantons-de-l'Est) où il sera de 1914 à 1920, puis passe à Dunbar (dans South Dundas, région de Cornwall), un village de campagne, puis revient au Québec dans un autre village rural qu'est Russeltown (près de Saint-Jean-Chrysostome) en Montérégie, où le signale le recensement de 1921, une région qui lui était familière. Il est là pour la célébration des cent ans de l'église en 1926. Ce n'est qu'en 1928 qu'il s'occupe d'une église francophone à Valleyfield, jusqu'à son décès le 11 janvier 1938, foudroyé par une crise cardiaque à Sainte-Philomène, alors qu'il se rendait chez sa sœur dans son village natal. Il avait perdu son épouse en décembre 1930.

---

<sup>6</sup> H. Joliat, « M. le Pasteur S.T. St-Aubin », *L'Aurore*, 4 février 1938, p. 2.

Son service funèbre eut lieu à Valleyfield, réunissant de nombreux catholiques et protestants, francophones et anglophones. Des membres importants du Consistoire de Montréal étaient présents tout comme le responsable depuis longtemps des missions, J.



Ulric Tanner. Ce dernier a rappelé « l'enthousiasme du défunt dans l'œuvre du Seigneur, son humilité, sa foi, son courage, son amour pour les siens ». Inhumé au cimetière protestant de Valleyfield. Seuls deux frères et trois sœurs lui survivent.

Son fils Adolphe habite alors Vaudreuil au Québec, sera marchand de bateaux en compagnie avec son fils et d'un de ses frères en 1950, et président de la commission scolaire de Dorion/Ile Cadieux dans les années 1960. Il était rattaché au Wymar Memorial Church de Hudson et décédera à 90 ans le 3 septembre 1983. Il était toujours protestant, mais rien n'indique qu'il soit alors rattaché aux franco-protestants.

11 juin 2021

Jean-Louis Lalonde

Merci à Carmen Rochon pour la recherche dans les journaux.